

XYZ. La revue de la nouvelle

El Gringo

Johanne Girard



Number 54, Summer 1998

Retards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4773ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. (1998). *El Gringo*. XYZ. La revue de la nouvelle, (54), 46–50.

El Gringo

Johanne Girard

Une bourrasque. Un soleil ardent. Un désert brillant.

Le petit homme marchait d'un pas de coyote. En zigzaguant parmi les rares cactus en fleur. Un corps isolé, un touriste perdu dans l'immensité. Solitaire. Encore une fois, comme toujours, dans ces steppes désertiques. Il n'y avait que le vent torride pour l'accompagner. Un vent sec, sentant un lointain océan, trop éloigné pour que la moindre goutte de rosée n'en revienne. Trop loin pour les yeux humains mais...

Son nez effilé, nez d'une fouine insatiable, en captait les relents d'algues séchées qui rampaient sur la berge imaginée, louvoyant entre les coquilles de moules, les coquillages désertés et les arêtes de poissons dépouillés de leur chair tendre et comestible. Comme il aurait voulu, à ce moment, plonger dans le bleu de mer. Dévoiler son corps rude aux caresses de l'eau saline. Respirer à pleins poumons en surface et plonger vers les profondeurs. Laisser aller ses yeux de part et d'autre, un regard libérateur qui retrace, sur une ligne d'horizon, une raie blanche nageant au même niveau; la démarcation entre le ciel et la mer, entre les nuages et l'eau. Au lieu de cela... l'uniformité du désert ingrat; le sable strié, quelques poussières sédimentaires, fossilisées. Un amas de beige, de brun terreux, granuleux et stérile à l'odeur de Cayenne, noyait ses sens. Rien que du sable. Sans la moindre oasis pour s'y reposer, imaginer un monde meilleur, un monde hospitalier.

À cause du silence qui grondait en alternance avec les palabres du vent, l'homme angoissait: « Vent, bourrasque, taisez-vous que j'aspire le souffle des vagues », cria-t-il en désespoir de

cause. « Qu'elles viennent à moi dans leur déferlement, leur humide magnanimité. Qu'elles s'ouvrent et lèchent les pieds asséchés d'un homme infime sous les étoiles ! » pleurnicha-t-il dans son désœuvrement. Le vent lui entraît dans les narines et les colmatait. Un vent meurtrier. Infâme. Et le silence, entre les pauses de la brise tourmentée, était sourd. Envahissant.

L'homme-coyote s'inventa un rendez-vous aqueux avec l'océan. Pour se rassurer et donner un but à son existence dans ce lieu sauvage. Une contenance face à la vie. À la survie, surtout. Alors que le vent l'étourdissait, le faisait dévier de sa course, le distrayait, le petit homme laissa tomber sur la dune un soupir d'exaspération.

Dans un bruissement entêté, ce vent insultait le visage ridé du petit homme ; un soufflet sur le visage en précipice, creusé par l'absence de l'eau séraphine qui refusait de ruisseler sur sa peau, laissant toute la place au roi-soleil et au dieu du vent, astringents figurants, sur un territoire dépeuplé. « Tais-toi donc ! » gémit l'homme épuisé, agenouillé, visage contre terre, le nez enfoui dans la matrice sablonneuse. « Tais-toi, pour l'amour ! » répéta-t-il. Mais l'amour n'avait rien à voir avec le vent. L'amour s'occupait ailleurs, probablement sur le sein d'une mère qui nourrissait son enfant assoiffé. Ou encore escortant des amants entrelacés. L'amour vivait sa vie hors des frontières du désert.

Soudain, le vent, à contre-courant, et peut-être par compassion, l'écouta pour une fois, et s'endormit. Et le silence, plus lourd encore que le bruit qui accompagnait le souffle, se réveilla. Ce fut un choc terrible pour le petit homme. Un étonnement sans borne. Il ne s'attendait pas à cela : une onde de mystère qui jalonne l'oreille et cerne le crâne jusqu'à la folie. Une fin en soi. Car, à ce moment-là, il sut — c'était comme une révélation — qu'il devait s'ouvrir cruellement au fil ténu de sa vie, à ses pas incertains d'aventurier sillonnant le désert, et à sa solitude écrasante et indigeste. Il en mourrait. Une prédiction indubitable. Sans intervention chamanique ni oracle, non plus. Sans le

moindre regard sur les astres, ni même sur aucun dessin tracé au fond d'une tasse de thé à la menthe. Quoi de plus terrible, pour un humain, qu'un silence immonde, régentant un paysage dénudé, dépourvu d'écho, sans affleurement ni soupir ? C'en était trop. Ou trop peu pour lui. Il s'effondra.



Le petit homme descendit au plus bas niveau de la création et rampa des heures qui lui semblèrent des siècles, les coudes éraflés saignant en minces filets, traçant sur le sable funeste des étoiles de terre, minuscules éclats magenta nichés dans un puits d'ocre pâli par l'astre rougeoyant, disséminés de-ci de-là, comme un site sur un écran géant. Sans odeur de mort ni relent putride. Où se logeait maintenant le parfum sucré d'un fruit de cactus qu'on ouvre précautionneusement avec une lame d'argent ? « Où était donc cet océan ? » lui rappela son antique mémoire. Le silence seul répondit. Et le petit homme déshydraté haussa les épaules pour la dernière fois.



Le soleil dardait ses rayons — comme un bourreau son gourdin —, écorchant le dos revêtu d'une substance granuleuse. Quelques mèches de cheveux poussaient çà et là vers le ciel comme des racines d'arbres gringalets perçant la surface du sol à la recherche d'un peu d'air et d'eau. Une forme, une colline autrefois humaine, avait déjà nagé jusqu'à l'épuisement, suivant un chemin sans eau, et s'y était arrêtée à un signe du destin.

Ce qui restait de l'homme reposait là, maintenant, en saillie, dans la quiétude des jours sans fin, sur une parcelle inculte. Le vent contournait sans cesse le tas d'os, clamant, dans une aubade, quelques notes ravageuses et tourbillonnantes. Il n'y avait plus d'oreilles pour entendre, car le sable inquisiteur glissait depuis longtemps dans le labyrinthe interne. L'homme,

dépouillé de sa chair, diminué, anéanti, plus négligeable encore qu'avant sa quête, dormait d'un sommeil involontaire entre les jambes de la mort. Pour toujours.



Un regard éperdu, autre que celui de l'imaginaire, issu peut-être d'un monde parallèle, persévéra à la recherche de l'homme-nain. Peut-être l'avait-il reconnu dans ses trébuchements, ses cris au vent, ses grincements de doigts égratignant la terre jusqu'en son cœur. Peut-être avait-il capté la substance de chair humaine en décomposition. Une énigme. De toute façon, le phénomène hantait les lieux dorénavant. Il n'y avait plus de doute là-dessus.

Il vit la petite butte de sédiments, s'en approcha du regard, la gratta, en superficie seulement et, dans la désolation du panorama de vertèbres qu'il découvrit, continua son envolée, au delà de l'horizon ; là où une teinte ultime couvre le paysage. C'était mieux ainsi. Regarder ailleurs. Il ne faut pas déterrer les morts. Leur silence est plus tragique que celui qui hante le désert.

Les yeux de celui qui a osé rêver ont alors rencontré le bleu outremer, et la ligne immaculée des nuages, et la vague qui voguait sur la mer. Les yeux se sont agrandis de félicité, ont senti aussi le varech, le sel et le poisson, dans la fureur d'y croire. Et la réminiscence revint de la quête de l'homme-coyote. Mais il était trop tard pour cet autre. Le petit, l'homme, dont les yeux enterrés mangeaient encore du sable disséminé, accusait un retard démesuré. Par sa faute. *Mea culpa*, devait-il se répéter éternellement. *Mea maxima culpa*.

L'incroyant avait boudé l'espoir. Un seul instant. Juste avant que la tornade ne l'assaille. Il avait, dans un moment d'égarement, épousé la mort, ses fétiches et son appel insolent. Parce qu'il avait perdu la foi, celle qui déplace les montagnes et, dans ce cas-ci, les océans.



Ce soir-là, le soleil s'endormit avec le vent. Un silence de mort régnait dans la plaine. On n'entendait rien. Rien de bon pour un aventurier sans espoir. Et les astres, et les étoiles agnostiques ne pouvaient rien révéler non plus. Elles ne savaient rien de plus que ce qu'elles étaient. Les nuages drapaient la nuit d'un long manteau d'encre noir. L'ocre, le brun, le rouge et le bleu cédèrent la place à l'absence. Le désert comme un trou noir aspira la vie. Et les yeux d'un autre monde contemplèrent le visage du néant.

Ce soir-là. Ni bise. Ni lune en croissant. Ni ciel et terre en apparence.